

# Deuxième printemps

MONIQUE SCHWITTER

Aujourd’hui, on est le 16 février et je caresse des chatons de saule. N’est-ce pas trop tôt, te demandé-je. Je tourne la tête pour te regarder, vois ton œil plissé et retiens mon souffle. Tu presses la détente. Non, arrête, dis-je. Même si je sais que c’est trop tard. Tu laisses retomber l’appareil photo. Tu me regardes. Non, dis-je à nouveau.

Je vois la photo devant moi. Je ne veux pas de ce cliché. Je ne veux pas le voir, je ne veux pas que tu le voies, je ne veux pas qu’il existe. Je ne veux pas que tu le regardes encore et encore quand je ne suis pas là, quand tu es seul et que tu as du temps à consacrer à la contemplation et à la réflexion. Je ne veux pas que tu puisses te replonger dans ce moment ultérieurement.

Les images de nos souvenirs changent avec nous et avec le temps; ce n’est pas le cas des photos. Des souvenirs qui persistent, quelle horreur.

Une fois, tu m’as montré une photo d’une femme, une connaissance commune. Sur la photo elle a bien vingt ans de moins que maintenant. Elle est jolie sur la photo. Maintenant, elle est fanée et déformée et marquée par les déceptions. Tu m’as montré la photo pour me prouver que la femme était jolie quand tu as couché avec elle il y a bien vingt ans de cela. Pour me le prouver! La photo qui existe depuis quelques instants va peut-être te prouver un jour que – aucune idée. Que rien n’était comme nous le percevons maintenant. Que je n’ai jamais été comme tu me perçois maintenant. Un jour, quand tu ne coucheras plus avec moi, tu la montreras peut-être à une autre femme. Quand mes déformations et mes déceptions deviendront visibles, que le charme se sera dissipé, ce sera cette photo qui décrira le moment où je caressais des chatons de saule en imaginant que je te caressais, toi. Ce sera cette photo, pas ton souvenir.

N’est-ce pas trop tôt, demandé-je encore une fois. Trop tôt pour les chatons de saule?

Je lâche la branche. Je vois à nouveau la photo devant moi. Je vois ma main sur la photo devant moi, ma main qui tient cette branche délicate.

Je n’aime pas cette main que je vois là devant moi. Je n’aime pas la manière dont elle presse cette branche délicate, là, sur la photo, cette main. Elle a l’air grossière, cette main sur cette branche délicate. Je sais que la main caresse les chatons de saule et pourtant on dirait qu’elle fait violence à ces doux chatons. Sur la photo que je vois devant moi, je vois une main violente. Avec ton appareil photo tu retires sa tendresse à ce moment et tu le rends pour toujours et à jamais et sans conteste grossier. A l’avenir, tu ne pourras plus jamais reconnaître sur cette photo que cette main câlinait les chatons de saule. Tu ne pourras plus jamais reconnaître que cette main te caressait quand elle caressait les chatons de saule.

Bien sûr que c’est trop tôt, dis-je. Peut-être que vous allez déjà mourir de froid cette nuit, bande de stupides chatons. Ça n’a aucun sens. Vous avez sans doute levé vos têtes vers le monde aujourd’hui seulement, trop tôt, trop curieux, trop imprudents. Aujourd’hui seulement, et tout ce que vous aurez vécu avant de mourir de froid aura été mon contact. Le contact de ma main.

Ça n’a aucun sens, répété-je en te regardant. Tu te tiens là, ton appareil photo contre ton ventre, et tu me laisses parler à des chatons de saule. Tu te tiens là, tu protèges de tes mains la photo dans l’appareil et me laisses parler. Tu attends, attends que j’aie fini et que nous continuions notre chemin jusqu’au prochain endroit, jusqu’au prochain cliché. Cet endroit, cet arbuste, moi à cet endroit avec cet arbuste, ça, c’est terminé pour toi. Ton intérêt s’est épuisé, la photo est faite.

Je casse une petite branche de l’arbuste et la mets dans la poche de ma veste. Cinq chatons de saule sont sur la branche. Si vous supportez le trajet du retour, vous pourrez passer la nuit chez moi au chaud, leur expliqué-je. Ma voix est chaude et douce. Je parle intentionnellement avec ma voix la plus chaude et la plus douce aux chatons de saule en te regardant froidement.

Je n’ai pas envie de continuer, dis-je. Tu te détournes. Viens, me dis-tu avant de te remettre en route. Je te vois partir, je te vois t’éloigner de moi. Je n’ai encore jamais vu personne flâner

sur des éboulis, tu flânes cependant sur un talus d’éboulis comme si c’était le sol en marbre majestueux et plat d’une galerie marchande milanaise. Sans hâte, sans hésitation. Tu ne regardes pas où tu mets les pieds, ta tête se maintient droite sur son cou, elle se tourne légèrement vers la gauche, vers la droite, tu sembles sonder le terrain du regard, maintenant tu penches la tête en arrière et tu t’arrêtes.

Je te vois, je vois les cheveux gris à l’arrière de ton crâne, ton dos.

Ton pantalon flotte autour de tes jambes et laisse juste deviner ta silhouette, ta veste descend sur ton postérieur et le cache.

Je te déshabille en pensée et je te laisse là, nu, je ne te laisse que les chaussures et les chaussettes. Je te laisse là, à une certaine distance, nu à l’exception des pieds dans l’air frais de février, et je te contemple.

Je contemple la peau de ton minuscule postérieur, cette peau douce qui a abandonné sa tonicité, je vois le bout de ta queue pendouiller entre tes jambes, les veines bleues sur tes jambes maigres, dans le creux de tes genoux; les côtes et les omoplates, qui appuient fort contre la peau douce et flasque de ton dos, et tes épaules carrées.

Je lève le bras et le tends vers toi. Quand je mets le plat de ma main devant mon visage, je peux te couvrir avec ma main, je peux te faire disparaître derrière ma main, tu es si petit, tu es si loin. Je passe doucement ma main sur ta peau nue et fatiguée, de la nuque aux chevilles, c’est un petit mouvement simple, et, avec la distance, ce petit mouvement de la main suffit à te caresser de haut en bas. A nouveau, ma main me paraît énorme et grossière, toi délicat et maigre et doux comme la branche de saule avec ses chatons.

Je referme mon poing et tends mon index. Maintenant, le bout de mon index te caresse, très lentement, très délicatement, tremblant sous l’effort effectué pour retenir sa force.

Tu te retournes, je laisse retomber ma main, comme prise en flagrant délit. Tu me souris. Je te regarde en retour. Ton sourire faiblit, ton regard devient sérieux, sérieux et perçant, et j’essaie de répondre à ce regard. Nous nous tenons l’un en face de l’autre et nous regardons dans les yeux, tendus par la distance. Immobiles et tendus. Je compte jusqu’à trois et lève brusquement ma main, lui donne la forme d’un revolver, vise et te tire dessus. Pchch !

Au même moment tu lèves l’appareil photo, vises, presses la détente. Clic.

Nous nous dévisageons, étonnés. Puis mes yeux se détournent de toi et scrutent le sol, mon regard cherche hâtivement quelque chose, une idée ou une issue ou un appui. Je vois des éboulis, des pierres, des racines, de la terre, de la boue. Sans raison, je me penche pour prendre une pierre. Ne bouge pas, dis-tu. Je laisse tomber la pierre et lève les yeux, regarde à nouveau dans l’objectif de l’appareil photo et me mets à courir, je cours vers toi, la tête baissée, décidée à ne pas m’arrêter jusqu’à ce que ma tête heurte ton ventre. M’arrêter seulement à ce moment-là, quand ton ventre offrira une résistance à ma tête ou que nous serons tous deux étendus sur le sol, toi sur le dos, moi sur toi.

Je t’entends rire. Je cours et tu ris et le sang me monte à la tête. Je décide de me mettre en colère. Je t’entends rire et je cours et je ne peux pas m’empêcher de rire aussi. Je cours en riant, nous rions. Je cours et je ris et je t’évite au dernier moment, je passe devant toi sans m’arrêter et poursuis ma course pour rien, en riant. Je me tiens à côté de toi et je ris avec toi, nous rions et rions, je tousse.

C’est le printemps, dis-tu. Regarde autour de toi. Maintenant, c’est le printemps.

C’est trop tôt, dis-je. Non, dis-tu. Je tousse. Tu me saisis par le bras et me tires sans ménagement vers toi. L’appareil photo me frappe fort contre la poitrine. Je gémis. Tu me lâches.

Le printemps est déjà de retour et nous nous connaissons toujours, dis-tu.

Aujourd’hui, on est le 16 février, dis-je. Bientôt, ce sera mon anniversaire, et mon anniversaire est en hiver, en hiver, en hiver, mon anniversaire est en hiver, ça a toujours été comme ça.

Tu es une enfant, dis-tu. Tu es vieux, dis-je. Tu acquiesces d’un signe de tête. Nous nous étreignons. Mes bras enlacent ta poitrine et ton dos, tes bras s’enroulent autour de ma nuque. Ma joue gauche repose sur ton sternum, la tienne repose contre ma tempe. Tu continues de hocher la tête, je sens ta joue se mouvoir de haut en bas contre ma tempe. Je te sens hocher la tête et je ne sais pas si nous nous enlaçons en guise d’adieu ou pour saluer l’arrivée du printemps. L’appareil photo est posé par terre à côté de nous, nous nous tenons étroitement et nous serrons fort, et plus fort, et aussi fort que nous pouvons. Mes bras autour de ta poitrine te laissent à peine respirer, tes bras autour de mon cou m’étranglent presque.

*Nouvelle tirée du recueil Wenn’s schneit beim Krokodil, traduite de l’allemand par Orléane Chioccola.*

## biblio

### Mémoire de poisson rouge

Trad. de l’allemand par François Conod, Ed. d’En bas, 2016.

### Eins im Andersn

Schweizer Buchpreis 2015, Prix suisse de littérature 2016, Droschl, 2015.

### Ohren haben keine Lider

Residenz Verlag, 2008.

### Wenn’s schneit beim Krokodil

Prix Robert Walser, Förderpreis de la Schillerstiftung, Droschl, 2005.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d’un·e auteur·e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d’un·e traducteur·trice de Suisse. Voir [www.lecourrier.ch/articles/inédits](http://www.lecourrier.ch/articles/inédits) Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Cœrtli, de la Fondation Pittard de l’Andelyn et de l’Association [ch]litterature.ch].



MATTHIAS-OERTEL

## bio

**MONIQUE SCHWITTER**, née en 1972 à Zurich, vit à Hambourg depuis 2005. Après des études de mise en scène à Salzbourg, elle travaille aux théâtres de Zurich, Francfort, Graz et Hambourg. Ses écrits sont publiés à partir de 2003 dans la revue littéraire *Manuskripte*. En 2010, elle met fin à sa carrière de comédienne pour se consacrer à l’écriture. Elle est autrice de romans, de récits et de pièces de théâtre. «Zweiter Frühling» est une nouvelle issue de son premier recueil, *Wenn’s schneit beim Krokodil*, publié en 2005.

**ORLÉANE CHIOCCOLA** est née en 2000 en Valais. Après un bachelor en lettres (allemand et espagnol) à l’université de Lausanne, elle poursuit actuellement ses études en master dans ces deux disciplines tout en effectuant une spécialisation en traduction littéraire, proposée par le CTL. Pour sa traduction de «Zweiter Frühling» («Deuxième printemps»), elle a bénéficié du mentorat de Corinna Gepner, qui l’avait déjà accompagnée pour sa traduction d’une autre nouvelle de Monique Schwitter, «Wenn’s schneit beim Krokodil», dans le cadre de sa spécialisation. Dans un texte à lire sur notre site, elle détaille ses choix de traduction pour rendre à la fois la fluidité et la densité de la prose de Monique Schwitter. **CO**